



Anne 30 juin.

NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

Anne

Auxiliaire de puériculture, 61 ans

Entretien du 9 juin 2022

Après deux années d'étude où j'ai choisi de devenir auxiliaire de puériculture, j'ai trouvé un travail dans une petite clinique privée à Saint-Nazaire. C'étaient les années 1979 à 1984.

Mes journées de travail étaient très rythmées.

C'était toujours s'activer.

On ne pouvait prendre aucun temps pour être à l'écoute des patients, de leurs besoins, de leur vécu. La matinée commençait à 7h par une prise de contact avec l'auxiliaire de nuit.

Le premier jour, je suis arrivée dans une nursery, où quinze berceaux de bébés étaient alignés. Ces bébés avaient passé la nuit sans leurs parents, sans leur maman. Certains dormaient, d'autres étaient éveillés. Ils avaient faim. Il était nécessaire de les nourrir avant de les ramener dans les chambres, près de leur maman.

Voyant cela, je prends un bébé sur les genoux, je prends le biberon, je commence à faire boire le bébé. Je mets peut-être 5-10 minutes. Il prend son temps, il boit comme il a envie de boire, ce bébé et je me dis que je ne vais jamais y arriver de cette façon-là !

Je finis de le nourrir, il fait des crottes, il fait ce qu'il a à faire et je passe au bébé suivant. Jusqu'à ce que ma collègue arrive, celle qui était sur un autre étage et qu'elle me dise : « Tu vas pas t'en sortir de cette façon-là ! » Elle s'approche des berceaux, met les matelas sur le côté, mets les bébés aussi sur le côté et met les biberons dans la bouche des bébés.

Et voilà donc, le rituel du démarrage de la journée.

Nourrir quinze bébés en même temps.

Même ceux qui ne voulaient pas manger, on les réveillait, on leur mettait la tétine dans le bec. Une fois ce temps de nourrissage passé, parce que c'était vraiment du nourrissage, c'était arpenter les couloirs et ramener les bébés à leur maman dans les chambres.

Suite à cela, il y avait tout le nettoyage, le lavage des biberons, la préparation des biberons suivants. Des biberon toutes les quatre heures.

La journée était rythmée.

Toutes les quatre heures.

On ne tenait pas compte des besoins des enfants.

Certains dormaient, d'autres étaient éveillés et avaient faim.

Ils avaient faim, ils n'avaient pas à manger.

Ils dormaient, on les réveillait.

Laver, stériliser les biberons.

Refaire les biberons pour les repas suivants.

Préparer le matériel, les langes, les bébés étaient langés, il n'y avait pas des couches classiques à jeter à l'époque, les langes, pour les toilettes du matin.

Le biberon dans la nursery, c'était juste le matin parce que les bébés étaient gardés à la nursery, la nuit, par l'aide-soignante ou l'auxiliaire de puériculture de nuit.

Ils étaient confiés vers 21h-22h. Les auxiliaires passaient, dans toutes les chambres récupérer les bébés. Ils étaient alimentés la nuit par l'auxiliaire ou l'aide-soignante. Le matin, ils étaient à la nursery jusqu'à sept heures et demie. Ils devaient être ramenés à sept heures et demie dans les chambres auprès des parents.

Puis, c'étaient les premiers biberons du matin, les premiers bains.

Le bain du bébé, c'était sans les parents, dans la nursery, où le bébé était simplement déshabillé, savonné, rincé sous le robinet et rhabillé avant d'être ramené à son parent.

Propre, à sa maman, qui ne le voyait pas tout nu.

Les parents les voyaient à peine tout nu à la naissance.

Ils ne les voyaient pas tout nu durant tout leur séjour à la clinique. Sinon le jour du départ où la maman ou le papa, (rarement les papas, ils n'étaient pas souvent là), était invité à venir avec moi, à m'accompagner à la nursery pour voir la toilette du bébé qui n'était pas faite par eux, qui était faite par moi ou les autres auxiliaires de puériculture.

Il y avait aussi les besoins des mamans qui appelaient parce qu'elles ne changeaient pas leur bébé non plus. On était appelé dans les chambres pour faire les changes des bébés.

Entre temps, il y avait aussi la visite du pédiatre qui voyait les nouveaux-nés de la veille et les départs du lendemain. Souvent, c'était comme ça.

La visite du nouveau-né était faite en présence des parents, toujours dans la nursery, jamais dans la chambre et la visite de départ également.

Mais le parent, la maman ou le papa ne s'occupait jamais de leur bébé sinon pour donner les biberons, toutes les quatre heures, quand je passais dans les chambres pour distribuer les biberons.

C'était un éternel recommencement.

Des biberons toutes les quatre heures.

Des biberons à laver toutes les quatre heures.

A re-stériliser

A re-préparer pour le repas suivant. Un éternel recommencement.

Dans cette journée de rituels et de recommencements, il y avait les accouchements auxquels je ne participais pas. Mais je pouvais en entrapercevoir quand je passai près de la salle d'accouchement. J'ai pu voir des scènes d'accouchement très physiologiques avec de l'expression, ce qu'on appelle « techniques d'expression », pour aider les mamans.

En poussant sur le ventre.

En appuyant sur le ventre.

Une des sage-femmes faisait de l'expression.

À l'époque, il n'y avait ni échographie, ni moyen de savoir in utero, comment allait le bébé, sinon avec je ne sais plus comment ça s'appelle, ce n'est pas un stéthoscope. Elles [les sage-femmes] mettaient à leur oreille une espèce d'entonnoir pour écouter les bruits du cœur du bébé pendant l'accouchement. Donc, pas d'échographie, ce qui veut dire que si le bébé était mal formé ou si le bébé était trisomique ou autre, on le découvrait à la naissance.

On n'avait pas les moyens de prévenir et de préparer les parents à un éventuel problème.

Pas beaucoup non plus de moyen de réanimation.

Pas beaucoup de couveuse. De l'oxygène, un peu dans les couveuses, mais pas toujours bien utilisé avec des risques pour les yeux des bébés. Si, il y a trop d'oxygène, on peut devenir aveugle.

Et pas beaucoup d'empathie, entre guillemets, de la part du personnel médical que ce soit pédiatre ou gynécologue, vis à vis de ces bébés qui étaient en souffrance.

Je pense qu'ils étaient habitués.

Si, il y avait risque de mort, le bébé mourrait, c'était comme ça. On n'en tenait pas beaucoup compte.

Si, il y avait décès de bébé, notamment de bébé polymalformés, certains bébés pouvaient être au pied des poubelles, dans un local à poubelle, sans aucun soin.

C'était vraiment le turbin.

L'usine !

L'usine !

Tout au long de la journée.

On fait ce que l'on a à faire.

On prend soin, si on peut appeler cela prendre soin, et on ne parle pas.

On n'a pas le temps de parler.

Je percevais, dans certaines chambres, des malaises, du mal être de la part de la maman. Je percevais les bébés qui n'allaient pas bien.

Je prévenais le pédiatre.

Mais c'est tout.

C'était au bon vouloir du pédiatre. Le pédiatre, quand il avait décidé qu'il ne verrait pas un bébé, c'était lui le chef. Il pouvait décider de ne pas le voir.

Je me souviens d'un bébé qui ne mangeait pas bien, que je ne trouvais pas bien et qu'il a refusé de voir ce jour-là.

Le lendemain, je ne travaillais pas, c'est ma collègue qui m'a annoncé que ce bébé avait fait un coma hypo-glycémique parce qu'il n'avait pas bien mangé. Ce bébé que le médecin n'avait pas voulu voir.

C'est ce qui m'a amenée à démissionner de cet endroit-là.

C'était vraiment trop et ce n'était pas la façon de travailler que j'avais découverte pendant mes études.

Durant mes études, je pense qu'il y avait suffisamment de personnel dans les cliniques où j'étais passée en stage pour ne pas travailler de cette façon-là. C'est vrai qu'en stage, je ne commençais qu'à 9h le matin, je ne commençais pas à 7h. Je ne voyais donc pas ce qui se passait la nuit, dans les nurseries. Mais on ne travaillait pas de cette façon-là et je n'avais pas appris à travailler de cette façon-là. La clinique manquait de personnel, c'est clair.

Seule, pour s'occuper de quinze bébés, de quinze mamans et pour œuvrer.

En plus des biberons, il y avait toute la stérilisation des compresses, du matériel médical, des seringues qui étaient utiles.

C'était toujours passer d'une tâche à l'autre, sans relation humaine.

Même entre collègues, il n'y avait pas d'échanges.

Durant le temps du repas, on était dérangée pour répondre aux sonnettes des mamans.

Le temps du repas, c'était dix minutes-un quart d'heure, entre deux sonnettes. Et avec les collègues, il n'y avait pas d'échanges.

Le turbin ! Le turbin !

Rien à voir avec ce que j'avais découvert durant mes études. J'avais fait un stage à l'hôpital maritime de Lorient où il y avait peu d'accouchement. Où il y avait une prise en charge de la totalité de la femme, de l'accouchement, du bébé. Je participais à l'accouchement avec la sage-femme, je faisais les soins, les premiers soins aux bébés et à la mère, avec la sage-femme juste après l'accouchement.

On faisait un travail en commun à deux. On était dans le maternage.

On faisait la toilette à la maman, la toilette du bébé, on servait le repas aux mamans, on faisait le ménage des chambres. C'était dans un autre esprit et avec très peu de mamans. On accompagnait la maman et le bébé depuis la naissance jusqu'à la sortie de la clinique, en étant à l'écoute, en étant bienveillante, en ayant le temps. Ça changeait tout.

Mes premiers accouchements, c'était en BEP. J'étais en BEP sanitaire et social. Je ne savais pas trop à quoi ça allait correspondre mais entre les stages auprès de personnes âgées ou auprès des personnes malades que j'ai pu faire et les stages en maternité, il n'y avait pas photo.

C'était vers la maternité, les bébés, les mamans que je me sentais attirée.

Ça m'appelait.

C'était l'époque où on fermait beaucoup de petites maternités.

C'est important de le dire parce qu'on a fermé bien trop de petites maternités, partout en France.

La maternité de Guérande où j'ai participé à mes premiers accouchements a fermé quatre ans après mon stage. Il y avait une volonté étatique de fermer les petites structures de maternité qui étaient plutôt bienveillantes.

À l'époque, les femmes accouchaient sans péridurale. Il n'y avait pas de péridurale.

Elles étaient en plein dedans, elles ne pouvaient pas y échapper.

Il y a une telle puissance de vie de la part de la maman mais aussi de la part du bébé que c'est magique, ces moments-là. L'arrivée d'un bébé sur terre. Sa mise au monde.

On est à la fois en plein dans la vie et en plein, également quelquefois, dans la mort. C'est peut-être les moments les plus forts dans la vie.

On se sent vivant.

D'assister aux accouchements.

D'accoucher.

On est dans la vérité, on ne peut pas tricher.

Dans ces moments-là, la femme ne peut pas tricher. Le bébé de toute façon, lui, ne triche pas. On doit tout lâcher. Son bébé. L'utérus. Le contrôle. De soi.

La personne qui accompagne se doit d'être aussi présente, dans cette vérité. Peut-être que quelquefois, elle n'y est pas mais, elle se doit d'être dans la vérité, dans ce moment le plus juste.

C'est ce qui a guidé mon travail.

Dans ces périodes-là, on était formé pour accompagner dans la physiologie, dans le domaine de la santé. On était surtout formé pour accompagner les enfants malades, prendre en compte des problématiques d'alimentation, des problématiques physiques. Il n'y avait pas beaucoup de psychologue dans les maternités, il n'y en avait pas du tout.

Dans les accouchements que j'ai vus dans ces années-là, il n'y avait pas de papas, c'était sans les pères. Les femmes étaient seules à vivre leur accouchement avec quelquefois des sage-femmes maltraitantes et des gynécos pas toujours bien traitants.

Durant mes premières années de travail, je n'assistais pas aux accouchements. Je voyais les femmes après, dans les chambres.

Je n'avais pas les moyens d'accompagner les mamans qui n'allaient pas bien. Je n'avais pas le temps de les écouter. Mais même, je n'avais aucune formation pour être à leur écoute, pour les accompagner dans leur mal-être.

Je me souviens, mais c'était déjà après, c'était à la Tullaye, d'un accouchement sans péridurale.

D'une maman qui me semblait avoir magnifiquement accoucher. De lui avoir dit le lendemain : « Bravo, c'était un bel accouchement ! » Elle m'a répondu : « Eh bien, pour moi c'était horrible ! »

À cette époque-là, je devais avoir 23-24 ans, je n'avais pas pu lui répondre. Il y avait une telle différence entre mon vécu extérieur de son accouchement et ce qu'elle avait ressenti. Elle n'avait rien exprimé, elle était étonnante cette femme, aucune douleur, aucun cri, tout était intériorisé avec une maîtrise parfaite. Son bébé allait bien à la naissance et le lendemain, elle me dit que c'était horrible !

Les formations, l'accompagnement sont venus après, liés à l'écoute du vécu des mamans.

C'est venu après.

Les psychologues commençaient à dire qu'elles avaient une place en maternité, que c'était nécessaire, qu'il y avait besoin d'un accompagnement psychique des mamans.

Après cette première année de travail, je savais qu'à la maternité de Saint-Nazaire, où j'habitais, il y avait un accompagnement qui était autre et une façon de travailler auprès des bébés qui était autre.

Les auxiliaires de puériculture accompagnaient à l'allaitement.

Je n'en ai pas parlé mais il n'y avait presque pas d'accompagnement à l'allaitement, à la clinique où j'ai travaillé la première année. Quelques collègues étaient pro-allaitement dont une, Jacqueline, qui m'a appris pas mal de chose sur l'allaitement.

À Noël, il y avait une petite fête et le patron gynécologue offrait des cadeaux à son personnel.

Cette personne qui était pro-allaitement et qui accompagnait à l'allaitement, avait eu comme cadeau une vache avec des grosses mamelles...

Sur Saint-Nazaire, à l'hôpital, il y avait un accompagnement qui se faisait déjà. Il y avait déjà un début de réflexion en lien avec ce qui se passait à Pithiviers, à Châteauroux avec Frédéric Leboyer et Max Ploquin. Il y avait déjà une réflexion de la part des médecins qui allaient créer la Maison de la Naissance à Nantes.

Je suis restée trois ans à l'hôpital de Saint-Nazaire, de 1981 à 1984, je faisais des remplacements, entre la maternité et la pédiatrie, auprès des enfants malades, entre zéro et trois ans. J'y ai retrouvé ce fameux pédiatre de la clinique où j'avais commencé à travailler. Il ne m'a pas permis d'être titulaire.

J'avais un poste possible à Saint-Nazaire. Il a mis son veto mais c'est encore autre chose...